LE VICOMTE DE BARJOLEAU, OU LE SOUPER DES NOIRS.

COMEDIE.

En deux actes et en vers.

DÉDIÉE AU CLUB DES JACOBINS.

DE l'Imprimerie du VICOMTE,

ACTEURS.

LE VICOMTE DE BARJOLEAU.
LE COMTE DE BARJOLEAU son frère.
MALEVOLE.
VIRUS.
CAPUCINÈS.
DERVAL d'imbremenil.
LE MARQUIS DE FICHAUT.
L'ABBÉ MIMY
ROSALIE maitresse de l'Abbé Mimy.
PASQUIN valet du vicomte.
FRONTIN valet d'un redacteur de la Gazette de Paris
DUBOIS valet de l abbé Mimy.
MARMITONS.
ARISTOCRATES.

NOTE. Cette petite piece est mon essay dans l'art dramatique, si elle ne deplaît pas j'en ferai d'autres dans le même genre.

Je prie MM. les patriotes qui jouent la comédie en société de mettre LE VICOMTE sous leur protection.

Les autres spectacles pourront aussi la jouer. Le district des Cordeliers n'y trouve rien qui puisse en empêcher la représentation.



LE VICOMTE DE BARJOLEAU.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE VICOMTE DE BARJOLEAU, MALEVOLE, CAPUCINÈS, VIRUS, LE MARQUIS DE FICHAUT L'ABBÉ MIMY, DERVAL D'IMBREMENIL.

LE VICOMTE DE BARJOLEAU.

Oh! parbleu! nous rirons :

MALEVOLE,

Ça, vicomte, à ce soir

LE VICOMTE,

Dans une heure au plus tard j'espère vous revoir.
Oui, dans une heure au plus il faut, ici, vous rendre;
Je n'aime pas, tout franc, que l'on se fasse attendre.
A l'article *souper* j'ai trouvé quelque part,
Qu'il faut commencer tôt et se retirer tard.
Si je m'en souviens bien, j'ai lu cette doctrine
Dans mon livre *in quartò* concernant la cuisine;
Et ce livre, messieurs, est un livre, morbleu!
De bonne heure donc.

MALEVOLE.

Soit. Vicomte, sans adieu.

SCENE II.

Le Vicomte de Barjoleau, l'Abbé Mimy.

Le Vicomte.

Oui, parbleu, nous rirons.

l'Abbé Mimy.

Mon Dieu, quelle allegresse

Le Vicomte.

Et vous, mon cher abbé, mon Dieu, quelle tristesse!

l'Abbé Mimy.

Ces maudits Assignats !....

Le Vicomte,

Autant que je puis voir;

De ratrapper vos biens, vous n'avez nul espoir.

l'Abbé,

On a rendu par-là l'arrêt irrévocable.

Le Vicomte

C'étoit fort mal s'y prendre et le tour est pendable;

l'Abbé.

Vous riez.

Le Vicomte.

Nullement.

l'Abbé.

Franchement, sur ceci,

Vous n'avez, je le crois, vicomte, aucun souci,

Le Vicomte.

Il est vrai, je m'occupe assez peu de *l'église.*

L'ABBÉ.

Mais votre *ordre* lui-même aussi se scandalise.
Vous ne tenez à rien.

LE VICOMTE.

Me suis-je mal conduit,
Et quelqu'un dans la salle a-t-il fait plus de bruit?

L'ABBÉ.

Vous criez assez fort, il faut rendre justice,
Vos poumons dans ce lieu font fort bien leur office,

LE VICOMTE.

Dés qu'un *Jacobin* parle aussi-tôt je prens feu.

L'ABBÉ

De nos débats, au fond, vous vous faites un jeu,

LE VICOMTE.

Je suis bon diable, moi, sans fiel et sans rancune,

L'ABBÉ!

Mais vous ne songez pas assez à la fortune.
Rongé de créanciers, mon cher, c'étoit le cas;
S'il en fut un jamais, de sortir d'embarras.
Votre ainé, comme vous, étoit criblé de dettes,
Il a bouché les trous en faisant des gazettes.
Que ne l'imitez vous?

LE VICOMTE

Parbleu! le beau metier,
Que celui de feuilliste et de vil gazettier,
Je m'oçcupe, par fois, quand je ne sçais que faire
D'envoyer quelque bribe au Frélon littéraire,

A

Mais, c'est, je vous l'avoue, en homme généreux;
Pour procurer à vivre à tous ces malheureux
Qui, sans notre renfort, l'aide de notre plume,
Se trouveroient à sec au milieu du volume,
Sans nous plus de vingt fois l'auteur de ce fatras
Auroit vu sa cuisine et son journal à bas.
J'en eusse été fâché, c'est un fort bon convive,
Et puis sots et fripons, il faut que chacun vive.

L'ABBÉ,

Ainsi qu'à Desfontaine, un ministre vanté
Eut dit qu'il ne voit pas cette nécessité,

LE VICOMTE.

Faut-il donc, comme lui, porter un cœur de roche?

L'ABBÉ

Soit: j'aurois à vous faire un bien plus grand reproche,
l'autre jour.....

LE VICOMTE.

J'apperçois ou vous voulez venir.

L'ABBÉ,

J'ai vu tous vos amis forcés d'en convenir.

LE VICOMTE.

Oui j'étois un peu rond. Du senat vénérable
Je fus quelques instans la risée et la fable.
L'abbé, que voulez vous, dans ce bas univers
Chacun a ses défauts, ses vices, ses travers,
J'ai les miens comme un autre, et sur cette matière,
Je laisse aux médisans liberté toute entiére,
Malgré les calembourgs, les brocards, les dictons,

Je veux à mes repas vuider mes deux flacons,
Le vin charme l'ennui, desopile la rate,
Je trouve cela sain pour un Aristocrate.
Mais brisons la dessus. Je m'envais de ce pas,
chez notre teinturier M. *Meuze-Maupas.*
Sur un certain *article* il faut que je l'éclaire,
Et lui dise, en deux mots, comment il doit le faire,
Attendez-moi, l'abbé, je reviens à l'instant;
Je veux vous faire part d'un projet important
Qui doit ressusciter le clergé, la noblesse,
Et de votre âme enfin bannir toute tristesse.

SCENE III.

L'ABBÉ MIMY *seul.*

Un projet important! il faut qu'il soit bien fin.
Malevole et Virus y perdent leur latin.
Pour tromper les argus j'ai tout mis en usage
Et minois hypocrite et séduisant langage,
Cent fois j'ai provoqué d'insidieux décrets
Pour les envelopper dans leurs propres filets,
Mais las enfin de voir mes efforts inutiles,
Je me suis occupé, par des discours futiles,
Des objets étrangers, des incidens nouveaux,
De les embarrasser du moins dans leurs travaux.
C'est là que s'est borné tout ce que j'ai pu faire,
Il est vrai sur ce point j'ai lieu de me complaire;
Sans vouloir me targuer, ma verve, dieu merci,
A rallentir leur marche a fort bien réussi.

SCENE IV.

ROSALIE, L'ABBÉ MIMY.

ROSALIE.

Bon jour, mon cher abbé, Dubois vient de m'apprendre
Qu'en ces lieux, à l'instant, tu venois de te rendre.
J'ai volé sur tes pas.

L'ABBÉ.

Oh! j'ai bien du chagrin.

ROSALIE.

Qu'est-ce donc, petit cœur ?

L'ABBÉ.

Un décret, ce matin.....

ROSALIE.

Un décret !.. achevez,

L'ABBÉ.

Pour prix de nos services
Vient de nous dépouiller de tous nos bénéfices..
Par ce décret fatal, hélas! j'ai tout perdu.

ROSALIE.

Qui, diable, à ce malheur se seroit attendu.

L'ABBÉ.

De l'éloquence envain j'ai déployé les charmes
A tout les bons curés fait repandre des larmes,
Cité commentateurs et docteurs et rabins,
Il a fallu céder le champ aux *jacobins.*

ROSALIE.

Ces messieurs avoient tort, c'est un vol, il me semble

Eh ! comment pourrons nous désormais vivre ensemble ?

L'ABBÉ.

Tu ne dois sur ce point avoir aucun souci,
J'aurai de mes sermons quelqu'argent, dieu merci,
Je ne suis pas encor tout à fait sans ressource,
Je connois bien des gens qui m'ouvriront leur bourse.

ROSALIE.

J'apprêhende très-fort de vous mettre en courroux
Il faut cesser, l'abbé, tout commerce entre nous.

L'ABBÉ

O ciel ! qu'ai-je entendu ? vous pouvez ; Rosalie.....

ROSALIE.

Je ne dois plus, monsieur, vous revoir de ma vie.

L'ABBÉ.

Ingrate, est-ce donc là, le prix de mes bienfaits !
Ne m'as tu pas juré de m'aimer à jamais ?

ROSALIE

Pour la paix de mon cœur et de ma conscience,
Il faut rompre, monsieur, une telle alliance,
Je ne puis désormais repondre à vos désirs,
L'abbé, le croiriez-vous ; au milieu des plaisirs,
Lorsqu'en brulans transports s'exprimoit votre flamme,
Je conservois alors, dans le fond de mon âme,
Un certain déplaisir, une secrète horreur
d'enfoncer dans le crime, un saint prédicateur,
Vos sermons sont si beaux !

L'ABBÉ.

Va, dis, en d'autres termes;

Que tu ne m'as aimé que pour mes huit cent fermes.
Inhumaine ! barbare !..

ROSALIE.

Oh ! ça point de courroux,
De ce petit malheur, l'abbé consolez-vous,
Je vous estime encor quoique sans bénéfices,
Je vous protégerai, comptez sur mes services,
Adieu, petit abbé.

L'ABBÉ.

Retire-toi, serpent, (*elle sort*)
Ah ! de t'avoir aimé que mon cœur se repent !

SCENE V.

DUBOIS, L'ABBÉ MIMY.

DUBOIS *essoufflé.*

Venez vîte, monsieur. Une vilaine escorte....
D'huissiers et de sergens assiège notre porte...
Avec leur plume au bec, ou bien dans leurs chapeaux...
Leur habit jadis noir et tombant par lambeaux...
Ils m'ont fait, je voua jure, une peur effroyable....
J'aimerois être autant dans les griffes du diable....
Ils ont des doigts crochus et des yeux de travers...
On diroit des demons échappés des enfers,

(*l'abbé Mimy frappe du pied*)

SCENE VI,

PASQUIN, L'ABBÉ MIMY, DUBOIS.

PASQUIN.

Que voulez-vous monsieur?

L'ABBÉ.

Pasquin, dis à ton maître
Qu'un instant, de ces lieux, forcé de disparaître
Je ferai diligence et m'en vais revenir. (*il sort*)
Pour messieurs du clergé quel cruel avenir!

PASQUIN *à Dubois qui s'enva.*

Ecoute, mon garçon.

DUBOIS.

Monsieur Pasquin veut rire;

PASQUIN.

Point.

DUBOIS

Ha!

PASQUIN.

J'ai, mon enfant, qnelque chose à te dire

DUBOIS.

Qu'est-ce?

PASQUIN.

Ap proche

DUBOIS.

Quoi donc?

PASQUIN.

Autant que j'ai pu voir,
Ton vertueux patron n'est pas joyeux, ce soir,

DUBOIS.

Pardi, je le crois bien, il perd ses bénéfices.

PASQUI.

Quoi! ce n'est que celà?

DUBOIS.

pour prix de ses services,
On ne lui laisse plus que d'affreux créanciers,
Qui font pleuvoir chez nous des bataillons d'huissiers.
Voilà ce que nous vaut la Troupe du *Manège* :
Ces messieurs ont commis un vol, un sacrilège ;
Dans ce siècle de vice et de perdition,
On ne fait aucun cas de la religion.
Loin de porter respect aux saints hommes d'église,
On leur ôte leur bien, on les met en chemise,
Et mon maitre, aujourd'hui, ce grand prédicateur
A ses engagemens ne pourra faire honneur.
Grace aux brillans décrets de ces hommes si sages,
Je me verrai forcé de perdre tous mes gages.
Je suis prêt, quand j'y songe, à repandre des pleurs.

PASQUIN.

De la gaieté, morbleu! fais trève à tes douleurs.
Pourquoi livrer ainsi ton âme à la tristesse ;
Tes membres sont-ils donc glacés par la vieillesse?
N'as-tu pas, en tous lieux, pour sortir d'embarras,
De vigoureux jarrets, de forts reins, de bons bras?
Que te faut-il de plus?

DUBOIS.

c'est bien facile à dire ;
Malgré ces raisons là, je n'ai pas lieu de rire.

PASQUIN.

Au lieu de t'amuser à répandre des pleurs,
Il faut quitter l'abbé, chercher fortune ailleurs.
Tâche de rencontrer un bon Aristocrate.
Dans son extravagance, on le berce, on le flatte.

Et tout en le bernant. . ...

DUBOIS.

ah ! cela n'est pas bien,
Et ce n'est pas ainsi que doit faire un chrétien.
Mon maitre me l'a dit, j'en crois à sa parole ;
D'un traître, d'un fripon, c'est-là jouer le rôle ;
Et si je connoissois quelque méchant valet,
Qui put mettre en pratique un semblable secret,
J'en instruirois bientôt le maitre trop crédule.

PASQUIN *à part*

Hé!... prenons garde à nous : quel valet ridicule !

DUBOIS.

Se taire en pareil cas est un fort grand péché ;
On est chargé du mal qu'on n'a point empêché.

PASQUIN *à part.*

Parbleu ! ce maraud là commence à me déplaire.
Dis donc, u'aurois-tu pas quelque message à faire ?

DUBOIS.

Non.

PASQUIN.

chez toi ?

DUBOIS.

non, pourquoi ?

PASQUIN.

pour certaine raison.

DUBOIS.

Je ne me presse point d'aller à la maison :

Ces huissiers ... ah ! j'enrage, et mon âme zélée
Voudroit voir aux enfers cette belle *Assemblée* :
Ce sont des assassins, des brigands, des voleurs.

PASQUIN.

Hem, que dis-tu là?

DUBOIS.

des....

PASQUIN.

va déclamer ailleurs.

DUBOIS *vivement.*

Vous êtes un fripon, vous prenez leur deffense.

PASQUIN.

Si tu dis un seul mot....

DUBOIS.

On peut parler, je pense.

PASQUIN.

Je m'apperçois qu'il faut que je te rosse un peu.
Sortiras-tu maraud?

DUBOIS.

nous allons voir beau jeu.

PASQUIN.

Ah! tremble, malheureux, que mon courroux n'éclate

DUBOIS.

Je m'en mocque.

PASQUIN.

tiens, tiens, vilain aristocrate.

(*Ils se battent tous les deux et Pasquin finit par le chasser.*

SCENE VII.

FRONTIN, PASQUIN.

FRONTIN.

Bon jour, mon cher Pasquin, ton maitre est-il ici?

PASQUIN.

Non; pour quelle raison?

FRONTIN.

pour lui donner ceci;
Du sieur Meuze-Maupas.

PASQUIN.

je n'y puis rien comprendre,
Chez ton maitre à l'instant le mien vient de se rendre.

FRONTIN *à part.*

Ouais!

PASQUIN.

comment se peut-il, mon maitre étant chez lui;
Qu'il lui fasse porter cette missive, ici.

FRONTIN.

Que dis-tu?

PASQUIN.

répons,

FRONTIN.

hé...

PASQUIN.

la chose n'est pas claire.

FRONTIN.

Il ne faut que deux mots pour éclaircir l'affaire.
Tu ne connois donc pas certain penchant secret?..

PASQUIN.

Je devine, fripon, au prochain cabaret,
Tu viens de...

FRONTIN.

juste, et grace au messager habile;
Le vicomte aura fait une course inutile.

PASQUIN.

Je ne vois pas, mon cher, grand mal à tout cela;
Jé lui fais, moi, des tours plus forts que celui-là.
Le faire ainsi trotter, c'est lui rendre service,
Et mon maitre, entre nous, a besoin d'exercice,
Mais quel homme est-ce donc qne ce Meuze-Maupas?

FRONTIN.

C'est un Aristocrate.

PASQUIN.

oh! tu ne m'entends pas;
Quel est-il, que fait-il?

FRONTIN.

ce qu'il fait? des Gazettes.

PASQUIN.

Des gazettes; tant pis, car ce mot rime à dettes.
Quel est son rang?

FRONTIN.

Son rang? C'est un bon Chevalier,
Est-il bien Chevalier.... Non, c'est un Ecuyer....
Ecuyer.... Chevalier..... Je suis d'une paresse!....
Un homme *comme il faut*; il est de la *noblesse.*

PASQUIN.

Je comprens.

FRONTIN.

Revêtu d'un emploi délicat.

PASQUIN.

De quel emploi, Frontin?

FRONTIN.

Officier Porte-plat.

PASQUIN.

Je n'ai point vu ce titre au livre des... Offices.

FRONTIN.

Apprens donc qu'à la Cour de modestes saucisses,
Des Boudins sont portés par nombre de seigneurs
Qui, de laquais titrés ont brigué les honneurs,
Et qui, serviette en main, de distance en distance,
Prêtent aux marmitons une heureuse assistance,
Ainsi les saucissons, grace aux preux chevaliers,
Arrivent, sans encombre, au haut des escaliers,
Mais là. de leurs beaux jours, par la cruelle lame,
D'un Ecuyer tranchant ils voient couper la trame,

PASQUIN, *sur le ton tragique.*

« Bizarre destinée! ô ciel, en un seul jour
» Qu'un Boudin est heureux, malheureux à la Cour.

Mais scais tu que ce Meuze, auteur d'une gazette,
Pour le parti des Noirs est une bonne emplette.
Un journal ne peut-être en de plus dignes mains;
Cet homme est à coup sur la fleur des écrivains,
Son stile est vigoureux, nourri, de bonne mine,
Car son esprit toujours travaille à la cuisine.

FRONTIN, *sur le ton Tragique*

« Que tu connois bien mal le sort des Porte-plats!
« Ils les portent, grand Dieu! mais ils n'en mangent pas.
A respecter les mets, leur bouche accoutumée
Se repait seulement d'odeur et de fumée,
Aussi leurs cerveaux creux, de vapeurs obscurcis,
Leur font voir des lutins, hiboux, chauvesouris:
Farfadets, loupsgaroux, la fameuse Lanterne,
L'enfer en uniforme et le diable en giberne,
Tous les Comtes, Marquis, Barons de l'univers
Assis sur un bâton, cheminants par les airs,
Et bardés de cordons, emportants leur fortune
Ponr trouver des honneurs s'envolants dans la Lune.

PASQUIN.

Frontin, d'un tel patron tu dois bien t'amuser!

FRONTIN.

Je t'en répons. Mais moi, je m'occupe à jaser
Je devrois être loin.

PASQUIN.

Eh! morbleu, qui te presse?

FRONTIN.

Je dois porter encore ces papiers à la presse.

PASUIN.

L'imprimeur attendra.

Frontin.

Sa gazette de Cour.

Pasquin.

Eh! ne peut-on donc pas s'en passer pour un jour?

Frontin.

Il faut être, mon cher, exact dans le service.

Pasquin.

Ecoute donc. Ton maître est-il en exercice?
Si l'on forme à la cour quelques projets nouveaux
L'officier Porte-plat trempe dans les complots,
Il les connoit du moins et tu pourrois apprendre....

Frontin.

Il parloit l'autre jour.... Je n'ai pu bien entendre;
Il s'agissoit, je crois, de Nobles déguisés.,..
Pour s'introduire au Louvre.

Pasquin,

Ils seront bien rusés.

Frontin

Mais je n'ai la-dessus aucune certitude,
Car de parler si bas il a pris l'habitude...
Mais je puis affirmer que le drôle, en secret,
Avec les Marmitons ourdit quelque projét.

Pasquin.

Avec les Marmitons! sans doute tu veux rire?

Frontin.

Non vraiment.

Pasquin.

Es-tu fou?

FRONTIN.

Toi-même es en délire.

Quand je dis *Marmitons*, j'entens les grands Seigneurs

Qui font là le métier des Frontins, des Lafleurs,

Serviette sous le bras.

PASQUIN.

Ah ! c'est une autre affaire.

Tu me faisois trembler, tant la chose étoit claire;

J'ai cru que c'étoit fait de haute trahison

Et qu'il ne s'agissoit pas moins que du poison.

FRONTIN.

Pouvois tu le penser? C'est un trop galant homme

Capable nullement....Mais je sais bien, qu'en somme

Il s'amuse par fois à dessiner sous main

Quelque petit projet, quelque petit dessein;

Que, même, pour ce soir, quelque chose s'aprête;

Que pour s'en réjouir, il prépare une fête.

PASQUIN.

Une fête, dis-tu ? mon maître a, ce matin,

Fait, pour se réjouir, préparer un festin.

FRONTIN.

M'y voilà.

PASQUIN.

Le patron se promet fort d'y rire.

FRONTIN

D'y rire?

PASQUIN

Qu'est-ce donc?

FRONTIN.

Bravò.

PASQUIN.

Que veux-tu dire?

FRONTIN.

Je dis Pasquin, je dis....Que je veux rire aussi.
Ton maître paye-t-il?

PASQUIN.

Assez bien, dieu merci;

FRONTIN.

Mais quand je dis payer....

PASQUIN.

J'ai compris ta pensée.

FRONTIN.

Adieu, mon cher Pasquin.

PASQUIN

Ta cervelle est blessée.
Ecoute donc un peu.

FRONTIN.

Morbleu! je suis pressé.

PASQUIN.

Pour de maudits chiffons quel homme embarassé!

FRONTIN.

Oh! je veux m'en aller.

PASQUIN.

Adieu donc, mais la lettre

FRONTIN.

Ha!... la lettre.. c'est vrai.

PASQUIN.

Tu peux me la remettre.

FRONTIN.

Hom...

PASQUIN.

Quoi donc?

FRONTIN.

diable...

PASQUIN.

Eh! bien?

FRONTIN.

Il faut être discret.

PASQUIN.

Mon dieu! que de mistère, est-ce quelque secret?

FRONTIN.

Non pas-- tu me ferois une méchante affaire.

PASQUIN.

Te defierois-tu?...

FRONTIN.

Non... *(il lui donne la lettre)*

PASQUIN.

Fripon, pour ton salaire

Tu mériterois bien.... *(il feint de l'ouvrir)*

FRONTIN.

Ça, point de trahison.

PASQUIN.

Je ris. Tu peux sans crainte aller à la maison.

SCENE VIII.

PASQUIN *seul.*

Pour ce qu'on nous défend quelle fureur étrange!
De rompre ce cachet que la main me démange!
Je soupçonnerois fort un secret là dessous;
Un secret découvert est un trésor pour nous,
Une mine d'argent; des deux côtés l'on tire,
De l'un, pour le garder, de l'autre, pour le dire.
Ne pourrois-je avec art fondre la cire?... non;
C'est de l'esprit malin pure tentation.
De son meilleur ami trahir la confiance!
Non cela ne se peut; pourtant.,. quelqu'un s'avance.

SCENE IX.

LE COMTE DE BARJOLEAU, PASQUIN

LE COMTE *à voix basse.*

Salut à mons Pasquin; mon frère est-il ici?

PASQUIN.

Non, monsieur.

LE COMTE.

non? tant mieux.

PASQUIN.

il est loin, dieu merci.

Monsieur, je vais fermer cette porte, et Pour cause;

Le Comte.

Aurois-tu donc appris, cher Pasquin, quelque chose?

Pasquin.

Certain confrère à moi, coquin des plus rusés;
Croit avoir découvert que des gens déguisés
Doivent se rendre au Louvre et tenter l'abordage;
Il n'a pu là dessùs m'en dire davantage;
Même, de ce projet, il n'est pas fort certain,
Mais il m'a bien juré qu'on machine sous-main;
Qu'il se forme, en secret, une affreuse tempête;
Que, même pour ce soir, quelque chose s'aprête;
Enfin qu'il est, monsieur, un sinistre projet,
Dont il est important de prévenir l'effet.
On ne peut à ces *Noirs* faire abandonner prise,
C'est toujours nouveau plan et nouvelle entreprise.
Ils faisoient, l'autre jour, grand bruit dans le sallon;
Je volai de ma place aussi prompt qu'un ballon,
Et m'etant doucement approché de la porte,
J'entens monsieur Derval perorer de la sorte:
« Illustres Chevaliers et valeureux Marquis,
« Autrefois honorés, réspectés dans Paris;
« On ne se souvient plus, dans ce tems d'anarchie;
« Que le *Noble* naquit avec la Monarcnie,
« Et loin de révérer une antique Maison,
« On se fait un honneur d'ignorer le Blason
« le François foule aux pieds les Rangs et la Naissance;
« N'admet dans les mortels aucune différence;
« C'est peu de conspuer nos rubans et nos croix,

« Le vil peuple avec nous partage les emplois.
« Enchaînés par la crainte et forcés au silence,
« Souffrirons-nous long tems une telle insolence?
« Ah! périssent plutôt, de mon bras redouté,
« Ces proneurs du civisme et de l'égalité,
« Ces Crancé, ces Menou déserteurs de leur Ordre,
« Qui portent dans nos cœurs la rage et le desordre;
« Pourfendons ces Lameth ambitieux brigands,
« Qui, par un autre orgueil ont aboli les rangs:
« Enfin, braves amis, par force ou par adresse,
« Rendons tout son éclat à l'antique Noblesse.
« Mais pour y parvenir, il faut dans des écrits
« Avant d'armer nos bras, préparer les esprits;
« Le parti réuni, la victoire est complette:
« Moi, je connois l'auteur de certaine gazette,
« Monsieur ... » on vînt alors, et je n'entendis pas
Le nom du gazettier.

LE COMTE.

c'est de Meuze-maupas.

PASQUIN.

Mais à propos, monsieur, on vient de me remettre,
De ce Meuze-maupas. à l'instant, une lettre,
qui pourroit nous fournir quelque renseignement.

LE COMTE.

Donne vite, Pasquin.

PASQUIN.

attendez un moment.

LE COMTE.

Donne donc;

PASQUIN.

Quelle ardeur!... eh ! n'est.ce pas un crime,
Qu'une lettre, monsieur, qu'on lit ou qu'on supprime.

LE COMTE.

Bon dans un autre tems, mais la France en danger,
Aux principes anciens nous force à déroger.

PASQUIN.

Fort-bien! . . .

LE COMTE.

épargne moi ces délais ridicules;
Tiens, voilà, mons Pasquin, pour lever les scrupules;
Tout n'est-il pas permis pour le bien de l'état?

PASQUIN.

Oui, mais . . . malgré l'argent, le cas est délicat.
N'êtes-vous pas, monsieur, là . . .

LE COMTE.

qu'est-ceque tu cherches?

PASQUIN.

Du comité fameux qu'on nomme des RECHERCHES.

LE COMTE.

Justement

PASQUIN.

eh! morbleu, que ne le disiez-vous?
Les débats aussitôt finissoient entre nous.
Tenez, voilà la lettre. oh! vous pouvez la lire:
Vous en avez le droit, nul n'y peut contredire.

Vou

Vous déchirez, monsieur, doucement, s'il vous plait,

LE COMTE.

Tu t'allarmes trop tôt; Pasquin, on s'y connait.

(*Il lit*)

«Je vous attendois, mon cher vicomte, pour rédiger avec vous les articles de la gazette de Paris, mais forcé par des circonstances impérieuses de sortir de chez moi, je vous fais passer la feuille dont vous élaguerez ce que vousjugerez convenable. J'envoye d'avance à l'impression les articles sans conséquence tels que les décrèts de l'assemblée nationale. Vous verrez dans les autres avec quelle énergie j'engage la noblesse française a prendre les armes pour soutenir la cause des honnêtes gens, er-c. etc.

Notre projet du *Louvre* ne peut manquer de réussir car nous avons bien pris nos mesures. Quoique le roi n'entre point dans nos vues, et qu'il n'ait point de goût pour les voyages, nous lui ferons voir bien du chemin : bongré, malgré, il commencera ce soir *son Tour de France*. M. de Maîlebois en répond.

Tout à vous de *Meuze-Maupas*.

P. S,

Pour que nous ne courions aucun risque, j'ai pris la précaution de faire porter cette lettre par Frontin en qui j'ai une entière confiance, et je lui ai expressement recommandé de ne la remettre qu'à vous même, ou à Pasqain, dont vous m'avez beaucoup vanté la fi-

délité et le zèle, et dans le quel on remarque, en effet, des qualités excellentes.

Pasquin.

La faveur pour Pasquin, monsieur, n'est pas petite;
(*à part*) L'officier porte-plat se connoit en mérite.

Le Comte

parbleu! je suis content d'apprendre ces projets;
Pour en donner avis, je me retire exprès.
Je reviens à l'instant et me fais une fête;
Monsieur mon cher cadet, de vous laver la tête.

Pasquin.

N'allez pas dire aumoins ... vous m'entendez?

Le Comte.

fort-bieu.

Pasquin.

ce seroit fait de moi.

Le Comte.

va. pasquin, ne crains rien.

SCENE X.

Pasquin. *seul.*

Pour brizer un cachet il ne faut être habile;
Mais le bien rétablir n'est pas chose facile.
approchons la chandelle et procédons un peu.
Mais cela va fort-bien, baste ce n'est qu'un jeu.
en tons autres endroits mon âme délicate
ne connoit poict de loi chez un Aristocrate,
Et vous pouvez compter, qu'autant il en viendra,
Autant, mon cher patron, Pasquin en ouvrira.

Fin du premier Acte.

LE VICOMTE DE BARJOLEAU.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LE VICOMTE DE BARJOLEAU, plusieurs marmitons (*la table est dressée*)

LE VICOMTE DE BARJOLEAU

Cascaret, Grignolet, Briochet, Fleur-d'èpine,
Venez, accourez tous, enfants de la cuisine;

BRIOCHET.

Monsieur, nous nous rendons suivant votre desir.

LE VICOMTE.

Courage, mes enfants. Tâchez de me servir
Non pas comme un bourgeois à la figure plate,
Mais comme un gentilhomme, un brave aristocrate.
Je vous ferai passer six flacons de Bordeaux.
Mettez par-là la tourte avec les Fricandeaux.
Garnissez ce lieu-ci de cette matelote,
Le petit marmouset a gâté ma culotte.
Pour qu'il n'arrive plus un semblable malheur
Et montrer que je tiens la cuisine en honneur,
Je m'envais, mes enfans, endosser le costume,
Otons le bel habit et le castor à plume
Donnez le tablier, le bonnet de coton,
Eh bien! n'ai-je pas l'air d'un bon gros marmiton?

GRIGNOLET.

Bien mieux que nous cent fois.

BRIOCHET.

monsieur, c'est à merveille.

GRIGNOLET,

Mettez donc le bonnet un peu plus sur l'oreille.

LE VICOMTE.

Voyez le petit gars; il se mocque de moi:
Tu vas, petit fripon, le payer, sur ma foi.

GRIGNOLET *s'éloignant.*

Tenez, comme cela.

LE VICOMTE.

va, va, si je t'attrape...

(il tourne autour de la table avec Grignolet, et les marmitons lui font les cornes par derrière)

GRIGNOLET.

Oh! je cours mieux que vous.

LE VICOMTE *après avoir couru.*

le petit drôle échappe

SCENE II.

MALEVÔLE. VIRUS, CAPUCINÈS, DERVAL, LE MARQUIS DE FICHAUT, LE VICOMTE DE BARJOLEAU.

LE VICOMTE.

Vous arrivez à point, ni trop tard, ni trop tôt:
Voila ce qu'on appelle arriver comme il faut.

Mais qu'est-ce donc, messieurs, chacun s'amuse à rire...
ah ! j'y suis ; j'apperçois ceque vous voulez dire.
Tous riez, n'est-ce pas, de mon accoutrement?
Ma foi sous cet habit je suis commodement,
On a versé d'un plat dessùs mon haut de chausse;
Jesuis, de cette sorte, à l'abri de la sausse.

LE MARQUIS DE FICHAUT.

Mais vous n'y songez pas, mon cher, votre cordon...?

LE VICOMTE,

Malheureux que je suis ! j'en demande pardon.
C'est bien ; sans le vouloir, messieurs, je vous proteste;
Après tout, il est là, par ma foi, qu'il y reste.
Est-ce qu'on n,a pas vu, pendant bien plus d'un jour;
Cordons rouges et bleus marmitons à la cour.
Ne puis-je done, messieurs, avec cette guenille,
Faire le marmiton au sein de ma famille;
Mais brisons là dessùs. messieurs, notre projet,
Avant qu'il soit une heure, aura son plein effet;

MALEVOLE,

Ciel ! seroit-il possible !

LE VICOMTE,

on vient de me remrttre;
Encore, à ce sujet, une certaine lettre.
On doit-être en repos, car Maillebois nous sert;
Je vous lirai, messieurs. cette lettre, au dessert.
Oh ! parbleu ! nous rirons ; je vais à la cuisine,
Voir si certain gigot commence à prendre mine,
Et pour me mettre à table, endosser, en passant,
Un costume nouveau plus propre et plus décent.

SCENE III.

MALEVOLE, VIRUS, CAPUCINÈS, DERVAL, LE MARQUIS DE FICHAUT.

VIRUS.

Je doute que la garde aisement soit surprise,
Je crains, tout franc, de voir échouer l'entreprise.

MALEVOLE.

Je le sais, comme vous, le cas est délicat;
Mais il faut, après tout, tenter un coup d'éclat:
De ces facheux ETATS amener la rupture.

CAPUCINÉS.

J'avois imaginé certaine *Dictature*,
Qui, sous très peu de jours, eut mis la France en feu.
Pour rompre l'assemblée on auroit eu beau jeu;
Mais prompts à découvrir l'astuce et le manège,
Ils se sont bien gardés de donner dans le piège,

VIRUS.

Moi, j'ai cru, quelque tems, qu'avec certains écrits
On pourroit doucement ameuter les esprits.
Vous le savez, messieurs, avec quelle largesse,
J'avois daus tous les lieux répandu mou *Adresse*;
Mais les françois trompés. honteux de leur erreur,
Sur ceux qui l'ont produite, ont tourné leur fureur.
C'en est fait; des pamphlets la ressource est usée;
Chaque ville à l'instant se voit désabusée.

LE MARQUIS DE FICHAUT.

De ce que nous voyons, faut-il être surpris?

On lit de tous côtés le *journal de Paris*
de *Mercier*, de *Carra*, l'écrit patriotique,
Le fongueux *Desmoulins* la fameuse *Chronique*,
Le courier de *Madon* avec *l'Observateur*.
Quels journaux avons nous? le froid *Modérateur*;
De *Meuze* et *Du Rozoy* l'insipide *Gazette*,
Qu'on ue lit qu'à la Cour, pour qui seule elle est faite;
Envain de Melpomène on y prend les couleurs,
Le pauvre du Rozoy de ses tristes fureurs,
Sans cesse, enluminant ses plates rapsodies,
Est toujours aussi sot que dans ses tragédies.

VIRUS.

On peut de *Pelletier* compter quelques bons mots,
persiffler avec art c'est prouver pour les sots.

LE MARQUIS DE FICHAUT.

En petit comité ses écrits font fortune;
Mais ils ne valent rien du tout pour la tribune.
Pour le simple artisan, le grossier villageois,
Ses mots les plus heureux ne sont que dn gaulois;
Eh! ce sont ces gens-là, morbleu, qu'il faut instruire!

MADEAOLE.

Certainement.

VIRUS.

j'aurai bien soin de le lui dire.

LE MARQUIS DR FICHAUT.

Ce n'est pas là le ton et puis quinze cents francs,
Pour quelques jeux de mots et quelques traits plaisans;
C'est se mocquer de nous: la diable de gazette
A bien le bon esptit, mais elle est si mal faite.

Voici le marmiton. Marquis, parlez plus bas.
Le Vicomte y travaille avec Meuze-Maupas.

SCENE VI,

MALÉVOLE, VIRUS, CAPUCINÈS; DERVAL, LE MARQUIS DE FICHAUT, LE VICOMTE DE BARJOLEAU, PASQUIN, LE COMTE DE BARJOLEAU.

VIRUS *au vicomte.*

Il ncus manpue l'abbé.

LE VICOMTE.

d'huissiers une cohorte,
A ce qu'a dit Pasquiu, l'attendoit à sa porte
On va l'aller chercher, Pasquin est là dedans.
(*à Pasqnin.*) Amène le *Prêcheur*, en dépit des sergens.

LE MARQUIS DE FICHAUT.

On ne peut se passer d'un semblable confrère

PASQUIN *au comte de Barjoleau qnt entre.*

N'allez pas dite au moins...

LE VICOMTE.

ha, ha, voici mon frère;
Bonjour, mon cher ainé.

LE MARQUIS DE FICHAUT.

monsieur le comte ici!
Comment vous va, mon cher?

LE VICOMTE DE BARJOLEAU, *froidement.*

assez bien, dieu merci;
On vient de me parler de certaine entreprise....

Je n'y crois nullement, s'il faut que je le dise;
Ce seroit un projet, à parler entre nous,
Des plus extravagants, des plus sots, des plus fous....
On dit qu'un corps nombreux de troupes étrangeres aux ordres de *Condé*....

CAPUCINÈS.

Ce sont bruits populaires.

VIRUS *à part*.

Je reprens mes esprits.

LE COMTE

mon frère est-ce là tout?

LE COMTE *feignant la surprise*.

Est-il donc autre chose?

LE VICOMTE.

oh! (*à part*) il n'est pas au bout.

LE COMTE.

Vous voyez qu'à la fin, messieurs, tout se découvre.

LE VICOMTE *à part*.

Je vois qu'il ne sait rien de cequ'on trame au Louvre.

LE COMTE.

Quels calculs insensés, nobles, avez-vous faits?
Quelle sera la fin de vos tristes projets.
Déjà je vois vos biens consumés par les flammes,
Le poignard enfoncé dans le sein de vos femmes,
Vos parens, vos amis, vos fils infortunés,
Comme l'herbe des champs par le fer moissonnés,
Les prêtres imposteurs vos odieux complices,
Périssants comme vous au milieu des suplices.

Falloit-il éveiller le Cerbére endormi,
Attaquer de nouveau votre fiér ennemi?
Facile à s'appaiser, ce *peuple* redoutable
Va devenir, pour vous, dèsormais implacable;
Et je vois ar l'ef fet d'un orgeuil imprudent
Des montagnes de morts er des fleuves de sang.

LE VICOMTE

Tu dieu! comme mon frére aime la métaphore.
Prenez, mon chèr ainé, quelques grains d'Ellebore.
On n'est pas à ces jours, où, par doux passe-tems,
Le peuple de Paris coupoit la tête aux gens,
Et malgré vos *Bluets* et la *sainte* giberne,
Nous ne redoutons plus la fameuse Lanterne.

LE COMTE.

O faiseurs de projets que je plains votre sort!

LE VICOMTE.

Eh! de grace cessez de nous plaindre si fort.
Vous êtes trop humain; s'il faut parler sans feindre,
C'est, pour les *Lanterneurs*, à présent qu'il faut craindre,
Vous aurez, je le sais, ce n'est pas l'embarras,
Beaucoup de gens armés, mais il faut des soldats;
Où les irez vous prendre? à Pékin ou dans Rome?

LE COMTE.

Est-il si mal-aisé l'art de tuer un homme!
L'apprentissage, hélas! en est court par malheur.

LE VICOMTE.

Ce malheur-là pour vous seroit un grand bonheur.

Le Comte.

Dans vos façons de voir je ne puis rien comprendre.
Eh ! ne diroit-on pas, mon frére, à vous entendre
Que pour cette science il faille un siècle entier.
Façonné quinze jours à ce triste métier,
Un épais citadin, un lourdaut de village
En sçait toujours assez quand il a du courage.
Il a moins d'habitude, il marche un peu moins bien,
Il a, si vous voulez, un grotesque maintien,
Mais, avec son mousquet, monsieur le bon apôtre
Vous jette à bas les gens tout aussi bien qu'un autre ;
Il ne faut que des chefs, mais puisque les soldats
pourront le devenir, il n'en manquera pas.
Votre peu de bon sens en vérité m'irrite.
Profitez de l'avis. Serviteur, je vous quitte.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, Pasquin,

Le Vicomte de Barjoleau.

Mon frère est bien plaisant!

Pasquin.

Monsieur l'abbé Mimy
Sous peu d'instants, Messieurs, doit arriver ici.

Le Vicomte *à Pasquin.*

Fort bien --- à nos soldats opposer ses armées!
C'est vouloir aux géants opposer les pigmées,
Que sont ces bataillons de soldats citadins?

Un ridicule amas de marmousets, de nains,
Ou bien de grands flandrins que, d'abord, à la mine,
On juge, sans valeur, comme sans discipline.

PASQUIN.

Voilà de beaux cadets ! vingt soldats aguerris
Battroient deux régimens des Héros de Paris
Tueroient six cens bourgeois. Oui, six cent,

LE VICOMTE.

imbecille,
Que dis-tu donc, six cent? ils en tueroient six mille.

PASQUIN.

Eh ! bien, six mille, soit. je ne conteste pas,
Moi, je disois six cent, pour caver au plus bas.

LE VICOMTE.

Bon dieu ! si vous voyez la fameuse *Milice*
Sur le gazon du Louvre apprenant l'exercice,
Vous auriez un plaisir !... hier j'eus le bonheur;
De la voir manœuvrer dans ce champ de l'honneur
Ces lourdauts de bourgeois, avec leur carabine,
Avoient un air si drôle, une si bonne mine !...
Un grand nombre tenoient leurs armes à l'envers,
Avec leurs pieds cagneux marchoient tout de travers'
Le sergent se damnoit. Non jamais, de la vie,
On n'a peut-être vu semblable comédie.
Quelques-uns d'eux surtout valoient leur pesant d'or'
Ils vous avoient un tour !... je crois les voir encor.

PASQUIN.

Mais ce n'est rien du tout, messieurs, que la peinture

Tenez, regardez-moi.

DERVAL.

La drôle de figure.

LE VICOMTE.

C'est dans la vérité.

CAPUCINÈS.

délicieux.

XIRUS.

Charmant.

LE VICOMTE.

Admirable, admirable

CAPUCINÈS.

Impayable vraiment.

LE MARQUIS DE FICHAUT.

Tiens Recommence un peu.

(ils donnent tous de l'argént à Pasquin).

PASQUIN.

Bien à votre service.
Si quelqu'un vouloit faire, avec moi, l'exercice,
Cela seroit plus gai.

LE VICOMTE.

Moi, je vais m'*engager*

(il prend une broche ou un manche de balay.

PASQUIN, *à part.*

La peste du benêt, Mais je viens à songer....

Il nous faut un tambour. Soldat patrio...*tique*
Ne fait jamais un pas sans un peu de musique.

LE VICOMTE *à Capucinès.*

Vous, faites le tambour.

CAPUCINÈS *chantant et frappant sur une table.*

Pon, pata, pata pon.
Pon, pata, pata, pon. Pon Pata pata, pon.

PASQUIN.

Oh! vous ne savez pas marteler la cadence.
Suprimons le tambour, nous irons mieux, je pense.

LE VICOMTE.

Je suis de ton avis.

CAPUCINÈS

Je quitte mon emploi.

(ils marchent et font l'exercice d'une manière ridicule. Les aristocrates se pâment de rire.)

LE VICOMTE.

Comment me trouvez-vous?

MALEVOLE.

Excellent, sur ma foi.

LE MARQUIS DE FICHAUT.

Ce visage joufflu, cette grosse bedaine
Font un fort bon effet.

DERVAL.

Vous pourriez sur la scene
Avec quelque succès jouer les paysans.

VIRUS.

Le maitre et le valet sont, ma foi, bien plaisants.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, FRONTIN.

LE VICOMTE.

Mais que nous veut Frontin ?

FRONTIN.

Oh! la bonne nouvelle!
Ecoutez bien, messieurs, écoutez;

CAPUCINES.

Quelle est-elle ?

VIRUS.

Eh! bien, commence donc.

FRONTIN.

Messieuss, écoutez bien.

PASQUIN.

Et quoi donc écouter, maraut, tu ne dis rien.

FRONTIN.

J'étois sur le pont neuf, vers la samaritaine,
(On sçait que sur les quais par fois je me promene);
Tout étoît calme alors. Tout à coup j'entendis
Certain bruit de feraille et certain cliquetis....
j'apperçois des soldats défilants par les rucs
Venants, je ne sçais d'où, tombés, je crois, des nues.
En moins d'une minute, on vit de toutes parts,

E

Resplendir leurs mousquets, flotter leurs étendards
Ils avoient des bourgeois emprunté l'uniforme,
C'étoit même couleur, même drap, même forme.
Mais moi, qui m'y connois, d'abord à leur maintien
Pour beaux et bons soldats je les jugeai très-bien.
Quoiqu'on en vit plusieurs de taille mitoyenne
On ne retrouvoit plus la garde citoyenne.
C'étoit bien d'autres gens, un autre air, autre allure!
Comme des citadins s'allonge la figure!
On n'entend plus alors, des deux bouts de Paris,
Que lugubres accens, que lamentables cris.
Au district. Au district. Bourgeois; qu'on se rassemble.
Pendant qu'ils s'assembloient et cacquetoient ensemble,
Profitants des instants, mes vigilants soldats,
Vers le Palais des Rois dirigerent leurs pas
Et sans perte, à bon port ayant conduit leur barque
de son triste esclavage on tire le Monarque;
Dans cet instant, messieurs, ce prince en sureté,
De vingt mille soldats, pour le moins escorté,
Entouré de seigneurs, dans un char magnifique
S'achemine vers Metz, au bruit de la musique,
Et, votre serviteur, témoin de tout ceci,
Pour vous en faire part a couru vite ici.

Le Vicomte *avec feu.*

Voilà, mon cher Frontin, pour la bonne nouvelle.

Capucinès.

Tiens, prens ceci Frontin, pour le prix de ton zèle.

Frontin.

Messeigneurs, que le ciel protégeant vos Grandeurs
Conserve vos chateaux, vos droits et vos honneurs,
(*il donne une bourse à Pasqutn*).

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

VIRUS,

Sur ce simple rapport faut-il qu'on se repose?

LE VICOMTE.

Voulez-vous que Frontin ait inventé la chose?

VIRUS.

Mais comment se peut-il?....

LE VICOMTE.

Avec vos *si*. vos *mais*,
Eh! quel homme étes vous. J'étois sûr du succès.

VIRUS.

Pour moi, je ne vois pas trop clair dans cette affaire

LE VICOMTE.

Avec gens tels que vous on ne pourroit rien faire,
(*relevaut sa culotte*)
Eh!bienjevous l'affirme. ah!bourgeois insolents,
Nous allons vous apprendre à respecter les Rangs.
Redoutables guerriers, vainqueurs de la Bastille,
Nous porterons le deuil dans plus d'une famille.

CAPUCINÈS.

Messieurs, vous avez cru qu'on pouvoit, sur les rois,
Discourir librement, examiner leurs droits;
Mais malheur à vos clubs, vos auteurs, vos feuillistes,
Vos plus chauds partisans sont inscrits sur nos listes.
Tremblez fils de Procope, orateurs du Caveau,

Et vous membres fameux de ce sénat nouveau,
Messieurs des *Jacobins* dans mes mains, à cette heure,
Je tiens vos *motions*, vos noms, votre demeure;
Nous allons, en tous lieux, dresser des échafauds,
Et vous périrez tous par le fer des bourreaux.
Ah! morbleu ... mais Pasquin qu'as-tu donc tant à rire?

PASQUIN.

Messieurs, votre souper? je desirois vous dire...

CAPUCINÈS.

Il est vrai notre abbé se rend tard aujourd'hui

LE VICOMTE.

Pour moi, je suis d'avis qu'on commence sans lui,
Qu'en pensez-vous, messieurs?

VIRUS.

nous le pensens de même.

MALEVOLE.

Peut-être en ce moment il compose un carême.

LE VICOMTE.

Ma foi, tout à son aise, il peut bien s'en donner;
Mais pour ses beaux sermons je ne veux pas jeuner.
Vous, mettez-vous ici, vous, prenez cette Place,
Et vous de ce côté, que j'aye un peu d'espace.
De couper les morceaux, marquis, fais nous l'honneur,
Et je me charge, moi, de verser la liqueur.

LE MARQUIS DE FICHAUT.

Parquels mets voulez-vous, messieurs, que l'on commence?

C'est par la matelote, ou la tourte je pense; *
Ou, si vous t'aimez mieux, messieurs, les fricandeaux?

LE VICOMTE.

Mais il faut commencer... d'abord par le Bordeaux.

CAPUCINÈS.

Fort bien, buvons un coup.

LE VICOMTE.

il me vient une idée.

LE MARQUIS *onvrant la tourte.*

L'attaque de la tourte, est ma foi, décidée.

LE VICOMTE.

Il vous souvient, messieurs, du célèbre Favras.

DERVAL.

De sa fin bien tragique il me souvient hélas!

LE VICOMTE.

Je veux que le *Prècheur* et nos amis d'église
En fassent un MARTYR et qu'on le canonise.
Il seroit bien plaisant, bien drôle, n'est-ce pas,
De voir chommer un jour monsieur de Saint-Favras?

VIRUS.

Le vicomte est charmant

MALEVOLE.

c'est un trait de genie.

* *le marquis dit peut-être quelque sottise, mais il faut lui pardonner, il ne s'y connoit pas comme le vicomte.*

Capucinès

Toi même, je prétens que l'on te *déifie.*

Virus.

Nous voulons t'embrasser.

Le Vicomte.

messieurs, vous vous mocquez.
Vraiment je suis confus ... corbleu ! vous m'étouffez.
On m'étrangle : pour prix d'une action si noire,
Messieurs, je vais, sans vous, recommencer à boire.

Malevole.

Vicomte doucement; il faut aller aux voix:

(*Ils se levent tous.*)

Capucinès.

DÉCRÉTONS que Tonneau ne boira cette fois.

Le Vicomte.

Vous étes pour le coup de francs aristocrates.
Maudit Capucinès, vainement tu te flattes
De me faire périr par ce cruel décrèt;
Je saurai l'esquiver, et voilà le secret,

(*il s'enfuit avec la bouteille. Ils courent après lui*)

SCENE VIII.

Les acteurs précédents, l'Abbé Mimy.

L'Abbé Mimy *en habit de Garde Nationale.*

Ah! messieurs, sauvons-nous, la terrible Lanterne ...

(*la terreur se peint sur les visages*).

LE VICOMTE.

Que nous veut le *Prècheur* avec cette giberne?

L'ABBÉ.

La Lanterne me suit.

LE VICOMTE.

le camarade est fou.

L'ABBÉ.

Fuyons, messieurs, fuyons: allons nous cacher.

TOUS *excepté le vicomte,*

où?

L'ABBÉ!

Au grénier, dans la cave.

LE VICOMTE.

oui, messieurs, dana la cave;
Pour la cave, j'en suis.

DERVAL.

mon chèr, je te crois brave;
Et même inaccessible en tout tems à la peur;
Mais d'un ami du moins respecte la frayeur.

LE VICOMTE.

Pourque j'y prenne part, il faut donc qu'il s'explique;
Que diable!····

L'ABBÉ

environné d'une infernale clique...;
Je ne puis...

SCENE IX *et derniere.*

Les acteurs précédents, *un grand nombre* d Aristocrates.

Premier Aristocrate.

c'en est fait; je renonce aux projets.

Second Aristgcrate.

Morbleu! si de ma vie on m'attrape jamais...

Premier Aristgcrate *au vicomte*

De ce complot fameux la mèche est éventée,
Et contre les auteurs la canaille ameutée
S'armant, au même instant, de torches, dr tisons,
Vole de toutes parts embrâser nos maisons.
On prépare déjà le fatal réverbère.
On l'a descendu.

Tgus *excepté le vicomte.*

ciel!

Le Vicgmte.

la chose n'est pas claire.

Premier Aristocrate.

Ah: cela n'est bas clair?

Second Aristocrate.

parbl eu! le tour est bon.

Le Vicomte.

Frontin nous avoit dit...

Pasquin.

Frontin sst un fripon.

Le Vicomte.

« Qu'entouré de seigneurs, dans un char magnifique;
Le Roi marchoit vers Metz suivi de la musique.

Premier Aristocrate.

Vous avez cru cela?

Pasquin. *au vicomte*

trêve à votre caquet,
Et faisons, s'il vous plait, monsieur, notre pacquet.

Capucinès.

Grands dieux! en un instant, comme la scène change!

Le Vicomne.

Mais diable!... c'est fort mal... tout cela me dérange.
Eh! messieurs, mon souper?

Derval.

au diable le festin:
Vous mocquez-vous de nous?

Le Vicomte.

j'avois d'excellent vin.

Derval *lourdement.*

Toujours SANCHO-PANÇA comme à son ordinaire.

Virus.

En cet instant, vicomte, il s'agit d'autre affaire:
Empressons-nons d'aller sur les bords étrangers;
Nous pourrons faire alors soupers et *déjeuners.* (1)

---

(1) *C'est le nom d'une feuille faite par le vicomte.*

LE MARQUIS DE FICHAUT.

Hélas ! de tous nos maux notre orgueil est la source.

DERVAL.

Messieurs, dans nos malheurs je vois une ressource;
It est en Amérique, aux confins de l'Ohio,
Un séjour fortuné nommé le *Scioto*,
Où l'on voit se former d'heureuses colonies,
Des aises de la vie abondamment fournies.
Allons loin des Lameth, Barnave, Mirabeau,
Porter nos lo;x, nos mœurs, chez ce peuple nouveau;
Et laissant nos chateaux à des mains sacrilèges,
Résuscitons nos droits et nos vieux privilèges.

LE VICOMTE.

Belle conception !

PASQUIN.

suivant certains écrits,
Le Scioto, messieurs, est un charmant pays.

DERVAL.

Emmenons avec nous quelques savans feudistes,
Avocats, procureurs et généalogistes.
Et laissons végéter tous ces vils roturiers.

LE VICOMTE.

Messieurs, n'oubliez pas surtout les cuisiniers.

CAPUCINÈS.

Comment, dans ce pays de nouvelle existence,
Pourrons-nous rencontrer des *Rangs*, de la *Naissance*,
De *l'Honneur*.

PASQUIN.

de l'honneur ! le terrible embarras.
Eh ! nous en fournirons à ceux qui n'en ont pas,
Pour moi sur ces effets qui ne sont plus de mise,
En bon spéculateur je fonde une entreprise;
J'achète des Rubans, Cordons bleus, Cordons noirs,
Des Couronnes de Comte et des Clefs en sautoirs.
J'aurai deux grands bahuts pleins de ces béatilles,
Et j'annoblis, moi seul, plus de six cents familles;
Puis nous verrons beau jeu.

DERVAL.

Ciel ! dans cet univers'
Il est donc des mortels, qui porteront nos fers !

PASQUIN.

J'en fais mon bon billet.

DERVAL.

allons, quoiqu'on en glose,
Pour le prochain départ arranger toute chose.
Quel plaisir de regner dans ce pays vanté,
Et d'établir en paix LA FÉODALITÉ ! (*lis sortent*)

LE VICOMTE *à Pasquin.*

Que fais-tu là, Pasquin?

PASQUIN *au vicomte*,.

(*seul*) Oh ! Pasquin va vous suivre.
Vous n'avez qu'à l'attendre. Il n'est pas las de vivre.
La fortune à Pasquin est faite, dieu merci,
Allez au *Scioto*, mais Pasquin reste ici.

FIN.